

2004

**Vieux numéro
n'oeuf**

NEUFS CADETS

Sur le plat ou à la Coq



Offissial organe's

Inventaire 2004

Un cœur qui bat cahin-caha
et qu'on répare... et qui repart

Un débutant de quarante ans
parcourant les vertes ramures
pour devenir guide-nature

De Champs obscurs en Bien Aimée
du Midi et des Pyrénées

Des mots contés, des mots écrits
venus de Grèce et d'Haïti
Sur quelques notes de Yakoutie

Le bruit des vagues à Saint-Malo
à Chiny, Macadam Piano

Une gazette pour Saint-Nicolas
et Amadouce qui rit déjà
de se voir grandir pas à pas

Et puis...
un sombre héros de la radio
mais comment en parler
vu qu'y a plus de rimes en o !

PS. Une pensée pour notre amie Mary Barnett à l'occasion de la réélection du président de son pays. Tous nos vœux pour les quatre années à venir.... Et comme disait Coluche : « Quand on pense que si les gens ne les achetaient plus, ça se vendrait pas »...

Marc Menu

Sommaire

2. Je suis au jardin
Catherine Dutruch
3. Millefiori
Marylène Aubert
4. Les sombres héros (4^e épisode)
Jean-François Pottier
6. Un sillon dans la boue
Joël Lapière
8. Indiens
Anne-Françoise Bricourt
10. Des hommes à terre
Un recueil de Bernard Giraudeau
11. Deux textes
Tristan Alleman, Chantal Mommer
12. Sillages d'hiver
A propos de Jean-Claude Bourlès
13. Jeunesses
Pour Saint-Nicolas
14. Huh ! Huhuh ! HUUUUUUUH !
L'année du Coq
15. Amadouce
A propos de Michèle Nguyen
16. Chroniques et divers
Didier Mélon et autres voyages
- 17-18. ASBL - Interlude
???

LES FRERES PILS, COPAINS

Tristan Alleman, Marylène Aubert, Marc Menu, Jean-François Pottier
Rue Fernand Piron, 6

B – 7011 GHLIN

Belgique, België, Belgien, Belgio, Bulgarie, Belgium, Belgica, μμ£*@¥∞

Et aussi : <http://users.belgacom.net/lesfrerespils> (l'adresse du site)

Et encore : lesfrerespils@belgacom.be (l'i-mèle)

*Alleï, ça va !
Circuleï*

ISSN 1378-238X

Je suis au jardin

par Catherine Dutruch

Dahlia : fleur soumise au rangement, à l'ordre d'une seule couleur déclinée. Discipline de rentrée des classes, pétale imprenable, imperméable. Feu d'artifice asiatique, type rock and roll, fleur Andy Warhol. Générosité de grand-mère aimant le propre et les draps frais. Ne sèche pas, fane discrètement à côté des pétaradants asters. Bouquet réconciliant avec l'automne. Permet le passage en douceur vers la chute des feuilles. A planter, pour cesser d'être snob.

Souci : fruit de la peau d'orange de Noël. Rugosité de la tige, frôlant l'impertinence. Douceur du coeur et des pétales, entente parfaite. Fidélité des jours qui passent, acharnement dans les chemins, surprise des mauvais jours qui arrache un sourire. Souci, miel de couleur, à laisser vivre, sa vie, partout, impunément.

Magnolia : fleur de cuir de Cordoue et grenade. Eclat de soie, terreur des parfums. Lourdeur d'une eau de barrage. Etouffement de velours blanc. Mariée de la terre. Attentat de magnolias dans un jardin.

Hortensia : cerveau mille-feuilles d'étoiles filantes. Pompons à chevaux de calèches sur la plage. Mer bleu-océan-pluie, érosion des étés, sable de terres rouges. Eclats de falaises en Bretagne, abandon de pierres sèches. Laisser dériver les hortensias à leur plus noble folie. Faire sécher pour les poumons, l'hiver bleuira.

Volubilis : une pieuvre dans l'océan, une bouteille d'encre bleue à la mer des jardins. Attente liée à la surprise, enroulée à l'envers du désir. Ephémère, sonne l'heure, un soir. Foulard épris d'un cou tendre. Caresse du ciel, froissé, tissu d'église. Veiller sur la fleur longtemps, la voir s'ouvrir, En se fardant, pour une sortie de prince.

Capucine : pousse d'orange. Pudique sanguine étoffée d'or. Robe aigre-douce, volubile, cachant sa fleur sous une mousse géante de feuilles. Nénuphar de terre. Couleur dessinée dans la salade gourmande, cils d'un oeil, clin d'oeil ensoleillé. Délirante dans la course du vert.

Marguerite : fleur d'enfant. Randonnée de pétales, course au bouquet. Attention particulière au nombre de coeurs jaunes dans le bouquet à offrir. Champs entiers de bonheur, printemps de bras nus et de rires, cris d'enfants et chutes dans l'herbe, galipettes, arrêts brusques au bord des routes. Etre le premier à effeuiller, le premier à cueillir, petite perfection d'être fleur.

Pivoine : colère et déchirement, déshabillage de furie. Papiers envolés, lettres perdues, théâtre épuisant, cris de passionaria, de cantatrices sur le bord d'un trottoir un jour de pluie. Eternement, tendance à la violence, à l'embonpoint, au rire fou, à la morsure. Evasion, mensonge, coeur qui étouffe sous les baisers. Leur parler avec douceur.

Asters : bleu de méthylène, pantalons de grand-père travaillant dans ses vignes. Joues barbouillées de bouillie bordelaise ; enfance perdue, fin de l'été. Pieds magiques, bottes de sept lieues du temps des goûters et du charbon de bois. Cabanes, rivières, passage d'oiseaux migrants, et souvenirs d'herbiers de feuilles. Ne s'oublie jamais.

Rose : épine de citrouille. Cendrillon de pétales, lave l'affront, et remet l'âme au milieu du corps. Permet la parole, donne la liberté des anges. Eclate, noble et pauvre à la fois ; s'évente de tous les parfums, fait la belle et la bête. S'éternise, affronte, rebelle, soumise aux mains de chirurgiens de sève ; amante, s'évanouit, nous laisse ignares et profondément amoureux du ciel.

Glaïeul : ego de fleur. Puissant personnage d'un autre temps. Déplacé dans l'espace. Anatomie d'un songe. Dériveur, ouragan, voile. Mât de cocagne, bolide en rouge ; Tige poussée sur les épaules des jeunes gens, mariage précoce, sous-entendus de grands discours. Fleur politique à grands bouquets qui récompense la patience, s'effondre, avec les défaites.

Mousse : lit d'enfant. Nouveau-né, dentelle et bonne fée. Oreiller d'écureuil. Nourriture de nuage, vrai lit de rivière. Ne contient ni bruit ni souffle. Enfant-fougère silencieux. Boîte à source. Ne jamais séparer la mousse de l'enfant.

Millefiori...

Que se cache-t-il derrière ce nom de Commedia del Arte ?

Des perles de verre fabriquées à Venise. Oh ! mais pas n'importe quelles perles ! Non... une Millefiori est constituée de petites fleurs de verre collées les unes aux autres, fondues entre elles, éclatantes de couleurs. Résultat d'un savoir-faire gagné par Venise lorsqu'après Byzance, elle devint reine du verre.

Verroterie ?

Que se cache-t-il derrière ce mot de clinquant et de pacotille ? Le troc, entre autre. Le troc d'or et d'hommes contre des perles... Oh ! mais pas n'importe quelles perles. En Afrique, la verroterie, c'était les Millefiori qui coulaient à flots.



Une question parmi d'autres : comment des hommes pouvaient-ils troquer leurs frères contre des perles, si belles fussent-elles ?

On nous explique qu'il ne s'agissait pas vraiment de leurs frères, mais de ceux de la tribu d'à côté. Et que les colliers et ouvrages formés de Millefiori permettaient à chacun d'afficher son rang social.

Pas très satisfaisant pour un esprit occidental du 21ème siècle ! Dans le sillage des si belles Millefiori traîne un parfum d'horreur incompréhensible, mais aussi l'histoire du verre, d'une ville, d'un continent, et d'hommes.

Pour en savoir plus : Perles d'Afrique : <http://perso.club-internet.fr/seqf/sitefr/accueil.htm>

Brassées à pleines mains

Dans ces couleurs
un seul refrain :

Tant de beauté Millefiori !
Tant de beauté !

Millefiori...
Oh oui mille fleurs !
Que d'entrelacs
dans tes rondeurs

Millefiori...
nées dans le secret d'une île
dentelle de pierre
reine du verre

Dernier regard
le départ
la houle

Millefiori
tissées en un langage
un langage autour du cou
un langage autour des reins

Tant de beauté !

Sur la peau noire se réchauffent les Millefiori

Les Millefiori restent
des hommes partent

Derniers regards
le départ
la houle

des hommes partent dans les cales
leur vie troquée contre un langage de fleurs

Les sombres héros

par Jean-François Pottier

Le récit qui suit, en plusieurs épisodes d'ailleurs est avant tout une comédie racontant la suite des aventures de Blaze et Don Saluste, dans **La Folie des grandeurs**. Rappelons aussi que Louis de Funès joue Don Saluste, Yves Montand est Blaze et Alice Sapritch la vieille Dona Juana. Cet élément est important, dans la mesure où l'écriture des dialogues repose sur l'interprétation supposée de ces acteurs, dont nous connaissons tous la personnalité, les mimiques et les talents de comédien.

Résumé du 3^e épisode (voir *Deux Cadets* huitre)

Saluste est dorénavant technicien de surface. Blaze a épousé Dona Juana mais est toujours passionnément amoureux de la Reine. Tandis qu'il l'observe à la lunette du haut de son balcon, en compagnie de César, Saluste échafaude de nouveaux plans pour recouvrer sa place à la cour et réussit à convaincre Blaze de parler en sa faveur au Roi...

Aussitôt dit aussitôt fait. Blaze, amoureux, se laisse convaincre par les propos attrayants de Saluste. Le lendemain, il demande au roi de nommer Saluste valet.

Roi : La chose que tu me demandes là, César, est bien étrange. Comment se fait-il que tu veuilles ton oncle comme valet ?

Blaze : Eh bien, Majesté, il se fait que j'ai pitié de ce pauvre oncle qui subit brimade sur brimade. C'est vrai, je reconnais qu'il n'a pas toujours été parfait, mais il ne mérite pas cela. Au fond, ce n'est pas un mauvais bougre. Rappelez-vous quand il vous a sauvé la vie alors que la bombe allait exploser face à vous. Si vous le permettez, je vous dirais qu'il n'a pas un fond plus mauvais que la plupart des courtisans de ce palais.

R : Bien, César, vu la qualité de ton travail, je ne peux te refuser cette demande, même si, je le reconnais, cela ne me réjouit guère.

B : Je me porte garant de mon oncle, Majesté.

R : Dans ce cas, fais de ton oncle ton valet. Mais dis-moi, es-tu heureux avec Dona Juana ? Sois franc !

B : Pour vous le dire franchement, Majesté, Dona Juana n'est pas mon style de femme. Mais elle a en elle un petit quelque chose qui fait chavirer. un regard cabotin, un sourire aguichant, plein de petits détails comme ceux-ci qui semblent anodins à première vue, mais qui ont leur importance quand on regarde de plus près.

R : Alors, si tu es heureux, César, je le suis aussi. Allez, va !

B : Donc, c'est bien compris, vous logerez dans mon ancienne chambre et vous respecterez mes heures de repos. De plus, vous assumerez toutes les tâches qui sont dues à votre rang. Je ne dois pas vous en faire l'énumération, je suppose que vous les connaissez.

DS : N'oubliez quand même pas que je suis ici pour vous permettre de revoir la reine en étant débarrassé de César, alors...

B : Ecoutez Monseigneur, sincèrement, je pense que l'on ne devrait pas intervenir. Au départ, vous vouliez juste revenir à Madrid, pas retrouver César.

DS : Trop tard, mon cher Blaze, trop tard. Ce soir j'envoie la vieille chez la reine. Elle surprendra César et la reine ensemble. Ca fera un scandale épouvantable et elle le répètera au roi. Ensuite, le roi demandera comment ça se fait qu'elle a su que quelque chose de louche se passait chez la reine. Elle dira qu'elle l'a appris par une lettre anonyme. Se souvenant de la lettre anonyme, le roi – qui n'est pas aussi idiot que la reine – me fera appeler, me remerciera et me nommera à une haute fonction, tout cela parce que je lui ai rendu service.

B : Eh bien non ! Je ne marche plus. Vous ne ferez rien de tout cela. Après tout vous êtes mon valet et j'ai autorité sur vous.

DS : Et l'histoire des chauves-souris, vous voulez que je la raconte à la vieille, l'histoire des chauves-souris ?

B : De toute façon, ce sera votre parole contre la mienne. Et figurez-vous que Dona Juana a pleine confiance en moi.

DS : Pas étonnant, sans vous elle est bonne pour le couvent, alors...

Le soir même, Saluste se retrouve dans sa chambre pour écrire une lettre anonyme à Dona Juana.

DS : Et voilà, avec ça, la vieille va bondir comme une furie chez la reine et ma réhabilitation ne sera plus qu'une question de temps.

« Je vous écris cette lettre anonyme car je ne souhaite pas être reconnu. Toutefois, pour votre information sachez que je suis un membre du personnel de ce palais. Depuis quelques semaines, alors que j'éprouve beaucoup de mal à trouver le sommeil, je me rends compte que la reine reçoit chaque soir un homme d'une trentaine d'années, plutôt de belle apparence, brun avec une petite barbe. Il ne repart généralement qu'à l'aube. Il me semble que dans l'intérêt de la cour, il serait utile de stopper cette liaison avant qu'elle ne soit connue de toute

l'Espagne. Peut-être pourriez-vous même intervenir avant que le roi ne soi au courant ! »

Signé : un ami de la Couronne

Hé, hé, hé, hé. Le borgne. Ooooooooooh, ooooooooooh, le borgne !!!

Borgne : Me voici, Monseigneur.

DS : Allez porter à la vieille. Et surtout, évitez Blaze et les membres de la cour. Il faut que ce courrier arrive directement chez elle.

Borgne : Je pars tout de suite !

Blaze passe dans le couloir à ce moment même. Il entreprend d'arrêter la machination de Saluste, mais il n'entend pas que c'est le Borgne qui doit se charger de la basse besogne.

B : Mon Dieu, la reine ! Il faut que je l'arrête.

Blaze parcourt le palais à toute vitesse à la recherche de la reine. Il apprend que celle-ci se trouve dans ses appartements.

B : Je voudrais parler seul à seul avec la reine, s'il vous plaît.

Dame de compagnie : Sa Majesté la reine est très occupée. Je vais voir si elle peut vous recevoir. Elle est très fatiguée en ce moment.

B : Eh, ça, je veux bien le croire.

DC : Pardon ?

B : Euh, non, rien ! Alors, je peux lui parler ?

DC : Je vais voir. Qui dois-je annoncer ?

B : Don César. Je vous en prie, c'est très important.

DC : Votre Majesté, Don César souhaite vous parler.

Reine : Don César ? Faites entrer. César, vous voilà enfin revenu. Je vous attendais depuis si longtemps.

B (mélancolique) : Oh, Madame, ne me mentez pas. Je sais que vous ne m'avez pas attendu. Rassurez-vous, je ne puis vous en vouloir. Si je suis ici, c'est pour vous annoncer une terrible nouvelle : Quelqu'un s'est arrangé pour que la vi... pour que Dona Juana vous surprenne avec votre amant. Arrangez-vous pour qu'il n'en soit pas ainsi. Mes hommages, Madame.

R : Danke, César.

B : Au revoir, Madame.

Borgne : Dona Juana, On m'a chargé de vous remettre cette lettre anonyme.

DJ : Qui est-ce ? Un amoureux transi ?

Borgne : Je ne sais, Madame. Au revoir.

DJ : Mais attendez, qui vous a donné cette lettre ? Dites-moi au moins à quoi il ressemble et... ne partez pas si vite... Quoi... mais c'est inadmissible. Une

reine d'Espagne ne peut se plier à pareilles bassesses, dignes des couches les plus basses de la population.

En revenant de chez la reine, Blaze croise Saluste, l'air inquiet et le pas pressé.

B (très joyeux) : Ah Monseigneur, vous avez l'air songeur. En une si belle après-midi. Ce n'est pas possible. Venez faire un tour avec moi dans les jardins, nous pourrions discuter de choses et d'autres.

DS : Excusez-moi, mon cher Blaze, mais je suis occupé. J'ai énormément à faire.

B : Ben, qu'est-ce que vous avez à faire ? Je ne vous ai rien demandé, moi. Allez, je vous donne votre après-midi. Passez-le avec moi, on va bien s'amuser !

DS : Allons !! Puisque je vous dis que j'ai du travail.

B (se mettant en travers du chemin de Saluste qui fulmine de plus en plus) : Non, non, non, non ! On vient avec moi.

DS : Blaze, foutez-moi la paix. Si vous voulez faire le comique, allez le faire près du roi, pour le distraire un peu. Moi, pendant ce temps, j'œuvre pour vous.

B : Je vais essayer de deviner ce qui vous occupe tant. Une petite amie ? Non, pas à votre âge, voyons... Aah, ça y est, vous venez d'hériter de votre arrière-grand-tante... à moins que ce ne soit... non, certainement pas... c'est pas votre genre... un courrier à expédier que vous voudriez garder anonyme ?

DS : Alors, que ce soit bien clair : Je ne me mêle pas de vos finances donc, ne vous mêlez pas de mes affaires.

B : Mais vos affaires sont peut-être les miennes, Monseigneur ?

DS (montrant son poing) : Tire-toi d'mon ch'min ou j'te tape.

B : Je vous ai à l'œil, Monseigneur, je vous ai à l'œil.

Alors que la nuit est déjà bien installée sur le palais, César, comme à son habitude, pénètre dans la chambre de la reine en s'accrochant au lierre. Discrètement, la reine lui fait signe de redescendre et de se cacher dans les fourrés. Saluste s'installe à ses fenêtres pour observer la scène avec une certaine délectation...

DS : Ah, et maintenant, nous n'avons plus qu'à attendre. Demain, je serai à nouveau couvert d'or et d'argent. Attention, voilà la vieille, ça va chauffer.

(A suivre...)

Un sillon dans la boue

par Joël Lapière

Isomène, il est assis au milieu d'une flaque, comme le temps, qu'il est long celui-là, et en plus des fesses mouillées, il a le regard perdu. Quand il est debout, Isomène est un homme grand et fort, des cheveux mi-longs et flottants, parce que c'est la mode. Il est bien musclé, alors il peut mettre des tenues qui annoncent ses épaules carrées, ses bras musclés et ses pectoraux bien sculptés, il ne le fait pas, parce que ça n'a aucune importance pour lui. Bien sûr, pour végéter dans une flaque d'eau, pas besoin de bien s'habiller, mais il ne s'y assoit pas tous les jours, il traîne ses pieds dans les fonds des ruisseaux, il grimpe aux arbres, pour un oui ou pour un non, il court les bras en avion, dans les cours de ferme, il sourit aux poules.

Isomène, il a trente-cinq ans, et il cherche toujours le bonheur. À le voir, comme ça, marcher les mains dans les poches à travers les champs, on pourrait le croire un peu dérangé du cerveau, il n'en est rien. Il a étudié à l'université, il a beaucoup voyagé, il a un peu aimé. Et puis, il est revenu à son point de départ, un petit village brabançon, perdu entre deux sillons vallonnés, encadré par les bâtiments massifs et carrés des fermes. Ici, il joue avec la pluie, danse avec le vent et il course les nuages au ras des pâquerettes, il remplit ses chaussures de boue, pleure avec les petits matins frais, ou alors, il s'endort au soleil.

Isomène, parfois, quand les rivières débordent, ou quand les blés sont couchés par la pluie, il se dit que la vie ne vaut rien du tout. Il se souvient des filles qu'il a aimées, certaines ne l'aimaient pas, d'autres faisaient semblant, juste pour ne pas rester seules, mais toutes le quittaient, un jour ou l'autre, avec toujours ce reproche de ne pas être présent, comme un soleil sans ombre. Il les regardait partir, de l'amertume dans les yeux, et du vide tout autour, comme si rien n'existait vraiment.

Isomène, il se lève tous les jours de bonne heure, il prend une douche froide avant son petit déjeuner, et se lave les dents après. Puis, il vagabonde jusqu'au soir. Toujours à pied, parfois en vélo, mais pas souvent, il aime les berges, les talus, les chemins creux, les bois encaissés. Il rentre crotté, sale, il revient avec l'humus, avec la terre, avec les brindilles, avec les cris des animaux, il en met plein la maison. Il est tellement fatigué qu'il monte tout de suite se coucher. Le lendemain, il recommence, ou alors, il s'assied au milieu d'une flaque d'eau.

La ville est pleine de bruits et de tension, c'est plein de gens aussi, qui ont tous mille occupations. Et ceux qui n'en ont que neuf cent nonante-neuf sont toisés par les autres, ceux qui ont franchi le cap des mille. Amandine, elle l'a pulvérisé. Elle a trois agendas, un sur son lieu de travail, un autre dans la cuisine, pour la famille, le troisième dans son sac à main, pour ses moments à elle. Si on place bout à bout les journées de ses trois agendas, on arrive à des journées de vingt-huit heures, voire trente, sans compter les heures de sommeil. Son réveil sonne l'heure du départ, la sonnerie de son GSM scande ses journées : c'est l'heure de sa réunion, c'est l'heure de la gym, c'est l'heure de la piscine d'Antoine et de Marie, c'est l'heure de son rendez-vous avec sa patronne, c'est l'heure de l'équitation de Marie, c'est l'heure de mettre le plat préparé dans le micro-onde, c'est l'heure de l'anniversaire d'Antoine, de son médicament, de son article, de son mari, de son amant. De ses amants.

Pas tous à la fois, non, c'est trop compliqué à caser dans ses agendas, elle n'a de la place que pour un à la fois. Ce qu'elle veut, Amandine, avec ses amants, c'est s'amuser et jouir pleinement. Elle prend des petits gros rigolos, des forces de la nature qui lui font crispier très forts ses doigts sur les draps des chambres d'hôtel, des romantiques, beaux, si beaux. Les amants qui ne savent pas la faire jouir, ou pas assez, ou pas assez longtemps, sont jetés irrévocablement. Pas le temps. Réunion rédactionnelle, acheter des nouvelles chaussures, banc solaire et soins du visage, porter la voiture à l'entretien, entraînement de hockey d'Antoine, académie de dessin de Marie, rechercher le costume de son mari. Ses amants.

Amandine embrouille continuellement ses journées, pour se sentir vivre, ne fût-ce qu'un instant, croire que l'amour peut être beau, pour sublimer son corps. Elle aime sentir les doigts d'un homme sur son corps, elle aime sa peau qui frissonne, elle aime ses seins quand ils durcissent, elle aime la langue d'un homme quand elle lui procure un orgasme. Elle se sent forte, prête à houspiller le garagiste, à s'énerver sur le plombier, à tenir tête à la directrice de l'école d'Antoine et Marie, à défendre son article pour la revue de la semaine prochaine, à supporter les reproches de son mari qui gémit ses absences. Elle repart de plus belle. Acheter les vacances, billets d'avion et hôtel, emmener les enfants à Disneyland Paris Resort, ne pas rater la rétrospective Turner à

Londres, réserver le Quick pour l'anniversaire de Marie, renouveler son abonnement à la salle de fitness, glisser dans l'oreille de son mari leur prochain anniversaire de mariage. Ses amants.

Amandine ne sort jamais de la ville, ou alors en avion, pour aller dans une autre. Mais en l'occurrence, pour l'article, elle n'a pas le choix. Elle s'est perdue sur une petite route boueuse, toute droite entre deux champs d'automne, au milieu d'un soleil pâteux et d'un vent frais. Avec rien autour, juste un arbre désolé, des corbeaux et un grand gaillard qui fait l'avion dans les sillons. C'est comme ça que le temps s'est arrêté pour Amandine et Isomène, dans des caresses aussi soudaines qu'empressées. Amandine revient tous les jours, et Isomène aussi. Au diable les agendas, les plannings et le calendrier sur le mur de la cuisine. Amandine est amoureuse, pas de son mari, il ne faut pas confondre sécurité et passion, elle jouit avec la pluie et le vent, avec les dernières betteraves, avec les premières gelées, avec les premiers perce-neige. Elle aime les labours en rase campagne, elle voit le vent jouer avec les nuages, les arbres plier sous l'orage, les étoiles venir boire aux rivières et les rêves danser dans les rayons de lune. C'est ça, Isomène. Et lui, il est devenu l'objet d'une pensée, le centre d'attraction, il existe en-dehors de lui dans un beau sourire qui ne le quitte plus, même dans son sommeil. Il se douche deux fois par jour et fait attention de ne plus se salir dans la boue des fermes. C'est peut être ça le bonheur, peut être pas.

Le temps s'est arrêté pour Amandine, juste quelques battements de cœur. Marie arrive en retard à sa leçon de piano, Antoine rate une réunion sur deux aux louveteaux, ses articles arrivent en retard, et sont souvent mauvais, son mari est proche de la séparation. Elle n'a plus d'amants, mais un amant.

Quelle sottise, se dit Amandine, perdre les draps soyeux d'un hôtel pour du vent, si beau et si doux soit-il, ce n'est que du vent. Elle dit bêtement à Isomène que leur relation est finie, et s'en va. Isomène ne comprend pas, il regarde la voiture d'Amandine s'éloigner, puis, il coupe à travers les petites pousses alignées sur les champs, il pense pouvoir la rattraper à la Chapelle au Try, elle doit forcément passer par là. Il court dans ses larmes, vite, à en perdre le souffle et la vie. La voiture d'Amandine roule vite, Isomène court encore plus vite, ils arrivent ensemble à la Chapelle au Try. Isomène se jette sur la voiture, Amandine freine de toutes ses forces.

Le silence qui suit est sombre. Amandine se retourne mais ne voit pas Isomène, elle le cherche de tous ses battements de cœurs affolés. Isomène est introuvable. Elle sort de sa voiture et un vent doux l'attrape au visage, rien que du vent.

Quelle sottise s'est dit Amandine. Elle a invité son mari au restaurant pour se faire pardonner, elle s'est offert un agenda électronique pour son bureau, elle s'est achetée une voiture plus grande pour emmener les amis de ses enfants, elle s'est fait belle pour ses amants. Elle a cru pouvoir arrêter le temps et l'afficher, pleinement, le rendre solide et rien que pour elle. Arrêter le temps, comme si cela avait un sens.

Indiens

par Anne-Françoise Bricourt

Enfant, j'étais une petite fille farouche et solitaire. Je passais des heures, immobile au jardin, à guetter le vol des oiseaux, à m'imprégner de leurs chants. Plus tard, j'ai battu la campagne ; j'ai serré les arbres dans mes bras, frémi au cri de la buse. Je me suis couchée dans les champs, regardant défiler les nuages et questionnant les oiseaux de passage. Une silhouette hantait mes rêves : celle d'un indien sur la plaine. Je ne sais quels sont mes premiers souvenirs, mes premières images d'indiens, mais ceux-ci me fascinaient.

Peaux-Rouges, images stéréotypées issues des clichés d'Hollywood, en suivant votre piste, j'ai découvert l'histoire non pas d'un peuple mais de nations à l'authentique et profonde sagesse. Votre extraordinaire connaissance de la nature, votre respect de la vie sous toutes ses formes, votre spiritualité étaient le ferment de votre identité.

Étaient, étaient, étaient... Flash-back.

29 décembre 1890... Wounded Knee. Une page de l'histoire s'achève sur un massacre. Ce massacre marque la fin des guerres indiennes.

« Je ne comprenais pas alors que nous avons atteint la fin amère. Lorsque du sommet de ma vieillesse, je fais un retour sur le passé, je vois encore les femmes et les enfants massacrés, jonchant le fond du ravin tortueux dans toute son étendue avec autant de netteté que si j'avais la scène sous les yeux, comme à l'époque de ma jeunesse. Et je m'aperçois que quelque chose d'autre est mort dans ce bain sanglant, enseveli par la tourmente de la neige. Le rêve de tout un peuple... C'était un beau rêve... l'alliance de la nation est brisée, dispersée aux quatre vents. Le noyau n'est plus, et l'arbre sacré est mort. » (Elan Noir)

« En entendant les mots Wounded Knee, je suis devenue très grave. Wounded Knee – Cankpe Opi dans notre langue – a un sens particulier pour notre peuple. C'est là que se trouve la longue fosse où l'on jeta comme on entasse du bois à brûler les cadavres gelés de près de trois cents des nôtres, en majorité des femmes et des enfants. Ces corps gisent toujours dans cette tombe que rien ne signale, à part une bordure de ciment. Près de cette fosse, sur une colline, se dresse l'église catholique, peinte en blanc, brillant sous le soleil, monument élevé à une foi étrangère et qui domine le paysage. En dessous coule la Cankpe Opi Wakpala, le ruisseau le long duquel les femmes et les enfants furent pourchassés et abattus comme des bêtes par les soldats du 7^e de cavalerie de Custer qui se vengèrent de leurs défaites passées en massacrant des êtres sans défense. Cela s'est passé il y a longtemps, mais aucun Sioux n'a oublié. » (Mary Crow Dog, faisant référence à l'occupation de Wounded Knee en 1973)

1973 : De jeunes amérindiens contestataires occupent Wounded Knee. Cette occupation porte la question indienne sous les projecteurs des médias et, même si l'image véhiculée réactive l'image mythique de l'indien, elle a le mérite d'éveiller l'intérêt et d'inciter d'autres indiens à s'interroger sur leur identité, à en témoigner.

1990 : Cent ans après *Wounded Knee*, quelque trois cents guerriers lakotas partent sur les traces de leurs ancêtres, bravant des températures de -50°C. Rituel de deuil, certes, mais également occasion de renouer avec leur culture ancestrale. Silhouettes fantomatiques qui réveillent en moi d'autres écrits, d'autres paroles indiennes d'hier et d'aujourd'hui.

Aujourd'hui, de nombreuses lectures me permettent de découvrir la culture amérindienne et j'éprouve une grande admiration, un profond respect pour ces peuples qui ont toujours vécu en état de grâce avec notre Mère, la terre !

Et je rêve, j'aurais voulu grandir au milieu d'eux...

« Nous commençons par apprendre aux enfants à rester calmes et à aimer leur immobilité. Nous leur apprenons ensuite à utiliser leur odorat, à regarder là où il n'y a prétendument rien à voir et à écouter attentivement le silence apparent. Un enfant qui ne sait pas rester calme est un enfant à moitié développé. » (Ours Debout, Chef sioux oglala, 1868-1939)

Immobilité, solitude... aiguïser ses sens, tel est le bon mot... S'asseoir dans une prairie au crépuscule et attendre... le vol furtif d'un épervier, la balade d'un hérisson. Etre à l'affût de l'imprévu, écouter le silence.

« *Qui écouter les arbres, les animaux et les oiseaux, les voix des différents lieux de la terre ?* » (Vine Deloria, Jr.)

Car le peuple de la grande prairie vit dans un monde de symboles. Il écoute la terre, le soleil, le vent, la pluie, les pierres, les arbres, les animaux lui parler de sa destinée.

« *Nous essayons de les comprendre, pas avec notre tête, mais avec notre cœur, et un simple indice nous suffit pour que nous en comprenions le message. Ce qui vous semble banal nous apparaît merveilleux à travers les symboles.* » (John Fine Lame Deer)

Destinée émouvante que celle de ce peuple, dépossédé d'un sol dont il ne se considérait pas comme le propriétaire.

Maka ke wakan – la terre est sacrée. Et toutes choses en ce monde nous parlent...

« *L'air déborde de mots, des mots étonnants et beaux, qui flottent sans qu'on les aperçoive ni qu'on les entende, avant d'être engloutis par le temps.* » (Debra Calling Thunder)

Mais déjà, cette page est finie. Me permettez-vous d'emprunter mon salut aux cérémonies lakotas :

Mitakuye Oyasin – A tous mes proches
Makazi Tomnyan – Tout autour de la terre

Les paroles indiennes citées ici sont extraites de :

- *Dans la beauté, je marcherai... paroles indiennes de sagesse et de paix*, Helen Exley, 1997
- *Rêveurs-de-tonnerre : A la rencontre des Sioux lakotas*, Maurice Rebeix, Albin Michel, 2002
- *Enterre mon cœur à Wounded Knee*, Dee Brown, Arista, 1988
- *Le cercle des nations : Voix et visions des Indiens d'Amérique*, Collectif, Editions du Rocher, 1996
- *Lakota woman : Ma vie de femme sioux*, Mary Crow Dog, Albin Michel, 1992
- *Sur la piste de Big Foot*, Guy Le Querrec, Jim Harrison, Edition Textuel, 2000 (Ce livre retrace en photos le périple de 1990)

L'homme est-il fait de mots ? Scott Momaday, grand auteur indien kiowa, que nous avons déjà rencontré au Festival Etonnants Voyageurs de Saint-Malo (voir Gazette N°4, 2001) répond par son ouvrage... (*L'homme fait de mots*, Editions du Rocher, 1998). Ces mots sont bien sûr ceux d'un indien, mais d'un indien toujours vivant qui, s'il puise la substance de son œuvre dans les traditions et la culture ancestrale, nous les rend accessibles et contemporains, vivants et puissants. La vision d'une terre actuelle, sans complaisance mais sans rejet, permet alors de mieux cerner une réalité que nous nous devons de comprendre. L'Indien à cheval, luttant contre l'envahisseur blanc « voleur de terre », n'a de sens que si nous acceptons qu'il soit une figure du passé, tout autant que le sont pour nous les personnages qui ont marqué notre histoire européenne. Tout en appréciant leur sagesse, leur beauté, leur richesse et leur profondeur, il faut passer outre ces mots anciens pour leur donner un sens dans la vie quotidienne des nations indiennes contemporaines. Les auteurs indiens d'aujourd'hui, tels que Scott Momaday, James Welsh (récemment disparu), Debra Magpie Earling, nous y invitent. Les chemins de mort qu'ont suivi les Kiowas lors de leur exode dans les réserves sont des faits terribles qu'il ne faut pas oublier, mais ils participent du passé. La vie dans ces réserves et, parfois, leur réussite économique et sociale, comme se plaisait à le dire Momaday à Yves Berger (le Fou d'Amérique qui semble toujours la sillonner à cheval, dans la poussière des 4x4 qui le dépassent...), sont au cœur des romans et récits que ces auteurs nous proposent. De plus, cette littérature récente, toute empreinte toujours des aspects fondamentaux de la culture indienne, n'a pas subi les affres de l'interprétation et de la traduction dont ont souvent été victimes les récits des grands hommes. Ainsi en est-il de la biographie de Geronimo recueillie par F.W. Turner qui se faisait traduire les paroles du Vieux chef de guerre et les interprétait à sa manière. Témoignage unique, bien sûr, mais passé à la moulinette de la culture occidentale et défigurant justement les fondements de la parole indienne. L'homme est bien fait de mots... tous les hommes. Ceux qui parlent et ceux qui écoutent. Sachons donc écouter toutes les voix qui parlent : celles d'hier bien sûr, mais aussi celles d'aujourd'hui, qui préparent celles de demain.

Tristan Alleman

Petite bibliographie complémentaire

N. Scott Momaday (*Editions du Rocher et poche Folio*) : *La maison de l'aube – L'homme fait de mots – Le chemin de la montagne de pluie*

James Welsh (*Editions Albin Michel et poche 10/18*) : *L'hiver dans le sang – L'avocat indien – A la gloire de Marseille – Comme des ombres sur la terre*

Debra Magpie Earling (*Editions Albin Michel*) : *Louise*

Hommes à terre...

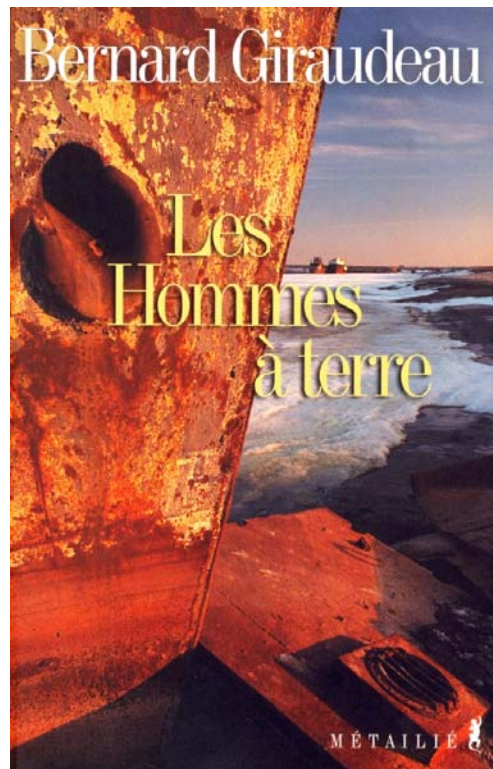
par Marc Menu et Tristan Alleman

« Un port regarde la mer, forcément. Il attend les étraves, vous accueille à quais ouverts, vous protège. C'est un refuge cosmopolite. Un port, c'est féminin. C'est une femme qui vous berce au clapot, vous console des nuits de quart. C'est une mère qui vous donne ses filles à baiser. Alors le marin, comme l'oiseau migrateur, met le cap d'instinct vers le sein et le téton salvateur. »

Nous venons d'entrer de plain-pied dans l'un des récits d'un livre passionnant. D'une poignée de phrases, Bernard Giraudeau nous reprend - comme si le temps s'était arrêté depuis *Le Marin à l'Ancre*, carnet de voyages, et n'attendait que ces *Hommes à Terre*, carnet d'escales, pour reprendre son cours. Cette fois, il nous emmène à travers ports et cités, à la rencontre de ces femmes qui attendent que les bateaux reviennent... tandis que les hommes n'en finissent pas d'appareiller.

Tous ces personnages semblent tout droit sortis d'Amsterdam, la chanson de Jacques Brel, pour nous raconter ce qui arrive quand la chanson s'arrête. Ils ont dans la démarche le tangage qui les a menés jusqu'ici... Surtout, ils sont vrais - bien au delà de la consistance brumeuse de simples héros de romans.

Comme est vrai l'auteur de ces histoires, belles, âpres, crues aussi parfois - comme la vie peut l'être quand elle emporte les hommes dans ses courants. Des histoires qu'il a vécues peut-être, pour les dire si bien... des histoires qu'à coup sûr nous vivons intensément, rien qu'à les lire... Dans l'attente d'un prochain bateau.



Les hommes à terre, Bernard Giraudeau, Métailié, 2004

* * * * *

Instantanés malouins

Attente. A l'entrée des caves de Surcouf, on se presse, on se serre, on s'impatiente. La lecture de Bernard Giraudeau est attendue pour 15 heures. Il est quatorze heures trente.

Précipitation. Les portes se sont ouvertes. Cohue. Escalier étroit, en colimaçon. Plafond bas et voûté. Dans ces caves de style XVIIIe, chacun cherche sa place. Les chaises sont rapidement occupées. On n'attend plus que lui.

Entrée. Il se fraye un passage parmi la foule. Les femmes sont bien plus nombreuses que les hommes. Qui l'aurait cru ? Il s'installe. Petite table, lumière d'aube ou de crépuscule.

« On ne va pas continuer comme ça avec les photos parce que c'est très chiant » dit-il. Le photographe trop assidu, piqué au vif, sort. Dans la voix de Giraudeau, on retrouve Jeanne qui s'inquiète...

« - C'est comment le bal des Roses ? Toutes les femmes sont en rose avec des colliers de pétales ?

« - Non, il n'y a pas de femmes là-bas, ou presque. Elles sont mariées. Alors, au bal, il n'y a que des hommes. Ceux qui font les femmes portent une rose à l'oreille.

« - Ah !

« - Oui, ce sont des ouvriers des mines de salpêtre, ils arrivent tous du désert. Le premier dimanche de chaque mois, ils viennent danser. » [...] « On s'y tromperait tellement on dirait des filles. »

Fin de lecture. Rire, sourire, enchantement. La suite dans le livre, dit-il. Homme de théâtre, il a admirablement rendu vie à ses personnages. C'est réussi : l'envie de lire la suite est intense.

Dédicace. Comme un visage qui sourit, Bernard Giraudeau croque en quelques traits sur la page de garde un navire à l'ancre, entouré d'oiseaux marins. Amoureux fragiles...

Dédicace bis. Tandis qu'il se lève, un grand murmure de crainte s'élève parmi les dames qui attendent fébrilement sa signature. S'en va-t-il ? « Non, rassurez-vous, je ne m'en vais pas. Je m'étire juste un peu... »

Dernières paroles. Il a un beau projet de film au Chili. Souvenir de *Chili Norte*, un étrange documentaire presque feutré qu'il a réalisé voici quelques années. Je lui souhaite de trouver le budget qui lui manque encore.

Nous écrivons notre histoire.
Lentement, avec patience, nous écrivons notre histoire.
Elle ne regarde que nous.
Parfois, nous la regardons, elle, qui ne regarde que nous.
Elle est belle, elle est tendre, elle est pleine d'une étrange lumière.
Parfois, elle éclate, de trop de soleil sans doute.
Nous ne pouvons maîtriser tous nos sens.
Parfois, elle éclate, comme du verre sans doute.
La lumière qui la traverse donne ces rayons de couleurs.
S'en saisir, comme des enfants. S'en saisir.
Rayons de couleurs qui nous regardent comme une histoire.
Qui n'appartient qu'à nous.
Une histoire en couleurs.
Nous écrivons notre histoire en couleurs.
Parfois, la pluie. Parfois.
A la lumière aquatique de tes yeux, d'autres rayons.
D'autres pinceaux de caresses qui nous tirent l'un à l'autre.
Les larmes ont ce pouvoir.
Transformer la lumière en arc-en-ciel.
D'une seule teinte triste, faire un spectre étincelant.
La plus simple fuite en avant de la nature de l'homme.
La larme a ce pouvoir.
Transformer la lumière.
Transformer la lumière en rayons de couleurs.
Nous n'écrivons plus notre histoire.
Nous la dessinerons, comme des enfants.
Sans la moindre parole, toute en élan vers l'infini.
C'est le nôtre, nous pouvons le saisir.
Lentement, avec patience, nous dessinons notre histoire.

Tristan Alleman

Le cœur tavelé
D'éclats languissants
Bruissants comme la mer
Porteuse de songes
Tu débrides l'attente
A jamais vagabonde
D'un ressac azuré
Iodé et salin

La houle profonde
Echevelée et blonde
Se déride au confin
D'un baiser cristallin

Chantal Mommer

Sillages d'hiver

Sur les pas de Jean-Claude Boulès

Jean Cocteau faisait dire à Orphée qu'un poète, c'est "un écrivain qui ne sait pas écrire"... Jean-Claude Boulès nous apparaissant clairement comme un écrivain sachant écrire, nous aurions pu en conclure bêtement qu'il n'est pas poète. Et voici encore une fois notre homme qui brouille les pistes ! Car c'est bien de poésie qu'il s'agit ici - et c'en est de la chouette d'ailleurs, tenez, écoutez ça :

*Toutes les cheminées
connaissent la légende
et la plainte des chênes
quand le coeur étouffé
des siècles dans la cendre
accuse ce novembre
où l'automne assoupi
se fit assassiner.*

Et il y en a comme ça plein ce petit recueil - trace laissée dans le sable enneigé, et que la mer elle-même n'a pas eu le coeur d'effacer.

* * *

Jean-Claude Boulès n'est sans doute pas né marcheur, même si la lecture de ses récits de voyage vers Compostelle (*Retour à Conques, Pèlerins de Compostelle, etc.*) peut nous le laisser croire. Certaines images de rencontres, de cavales sous la pluie ou d'escapades buissonnières sont toujours claires à l'esprit de celui qui les a lues et imaginées. Jamais absente de ces mots, la poésie y transparaît dans un regard posé sur un paysage ou dans la narration d'une anecdote historique. Tout le charme de son écriture (et de celle des meilleurs « écrivains-voyageurs » d'ailleurs) réside dans cette capacité à rendre un visage proche et humain à des aventures avant tout personnelles.

Le suivre dans ses *sillages d'hiver*, parus voici plus de vingt-cinq ans, est une pure merveille – une merveille pure ! Entrecoupés de très belles illustrations de Bernard Louedin (à l'encre de Chine ?), ces textes se succèdent sans bruit, murmurés sur un velours blanc froid qui garde toute la chaleur des mots :

*J'ai vu périr le feu
sans que l'être s'étonne
à l'instant où l'obscur
me proclamait enfant*

Rien encore ne peut préfigurer l'homme que nous rencontrerons plus tard, sur les chemins de Saint-Jacques. Ce serait si facile à dire pourtant, en comparant les phrases, les styles et leurs mots... Mais nous ne trouverons jamais, à l'analyse d'un recueil, le plaisir que nous avons à sa lecture.

Aussi nous suffit-il de nous laisser conduire et bercer par ce sillage silencieux, vers la fin de l'hiver, qui nous mène au printemps.

*Aux cris régénérés
de vagues transhumances
bientôt les migrants
écarteront le froid.
Déjà aux creux des murs
les insectes s'étonnent
voici mars venu
et je m'éveille en TOI.*

Sillages d'hiver / Jean-Claude Boulès ; ill. de Bernard Louedin. – Nantes : Imprimerie Chiffolleau, 1981. – 48 p.

Ces *sillages* sont actuellement introuvables, mais les Editions du Coq sont toutes prêtes à relancer leur publication. Cher Jean-Claude, si le coeur vous en dit...

J'écris la paix

Dans ces pays-là
Il existe aujourd'hui
Des enfants soldats
Qui, chaque jour,
Vont au combat.

Pour eux,
La guerre est un jeu.
Les armes à feu,
Ils ne les manient pas
Sur la Playstation deux.

Les dirigeants de ces pays-là
Sont des êtres belliqueux.
Et il y en a des autres...
Qui se défendent à coups de pierres.
Je pense en disant cela
A un certain cas :
C'est la bande de Gaza.

Bref, la paix
N'est pas présente partout
Et même si certains pays sont prêts,
D'autres pas du tout.

Younes Azzagnuni
(12 ans et plus sage que
bien des grands...)

(5 février 2004)

Annabelle la Vache n'aimait pas ses taches

Annabelle la vache n'aimait pas ses taches. Pourtant, elle était très mignonne avec ses taches... Mais voilà, elle trouvait ça pas beau, mais alors pas beau du tout ! Si bien qu'elle décida d'aller chez le docteur.

Pour y aller, elle se cacha dans un grand manteau blanc parce qu'elle avait honte de ses taches.

Quand ce fut son tour, le docteur lui demanda quel était son problème, et Annabelle lui répondit qu'elle n'aimait pas ses taches. « Ce n'est pas grave, dit le docteur, vous n'avez qu'à peindre vos taches en blanc. »

Annabelle peignit donc ses taches en blanc et fut très contente...

Mais le jour où Annabelle prit son bain, elle pleura et pleura parce que ses taches étaient revenues !

Elle alla chez sa cousine qui eut une idée géniale : « Si tu n'aimes pas tes taches, pourquoi ne pas les raser ? »

Annabelle rasa donc ses taches et fut de nouveau très contente... Mais elle eut froid ! Alors, elle dut porter des manteaux bien chauds, même en été... Et puis, après quelques mois, les taches repoussèrent.

C'était reparti...

Annabelle en avait marre. Elle se dit qu'après tout, ses taches n'étaient pas si moches que ça... Et même, elle se mit à trouver ça joli ! Alors, elle retourna dans sa prairie et plus jamais, elle ne se plaignit de ses taches !

Sébastien Menu, 9 ans (à l'époque)

Un petit oiseau
Au bout du jardin
Qui bat des ailes

Un petit Thibaut
Qui le voit de loin
Et qui l'appelle

Viens, petit oiseau
Viens me dire bonjour
Si ça te tente

Tu auras bien chaud
Et moi, en retour
J'voudrais que tu chantes

Le petit oiseau
Au bout du jardin
S'est envolé à perdre haleine

Le petit Thibaut
A mangé son pain
En attendant que l'oiseau revienne

Le petit oiseau
Du bout du jardin
Revint peut-être

Le petit Thibaut
A battu des mains
A la fenêtre

Le petit oiseau
A chanté pour lui
Ses plus belles notes

Le petit Thibaut
En fut tout réjoui
D'être son hôte

Le petit oiseau
Sur un dernier *la*
S'en est allé à tire d'ailes

Le petit Thibaut
Depuis ce jour-là
N'en finit plus de regarder le ciel

Marc Menu, grand enfant

Huh ! Huhuh ! HUUUUUUUH !

par les Editions du Coq

Ne boudons pas notre plaisir !

Pas moins de presque plusieurs titres sont sortis aux Editions du Coq (voir ci-dessus Huh ! Huhuh ! HUUUUUUUH !) dans le courant de cette année 2004. Aussi ne résistons-nous pas au plaisir et à l'envie de vous les dévoiler, pour ceux qui ne les connaîtraient pas encore.

Les *contes et chants créoles* de Marlène Dorcena, chanteuse haïtienne qui ne laisse personne insensible – et surtout pas nous ! (Egalement disponibles en flamand et même en néerlandais du nord).

Un jardin au Borinage de Nicolas Antoniadis, ancien mineur grec qui nous a séduits par ses textes d'une merveilleuse richesse, écrits en grec ou en français, et qui parle de la lutte pour la dignité et les droits de l'homme et des travailleurs.

Les *champs obscurs* d'Isabelle Nouvel qui, après une longue absence en écriture, nous offre ses lignes étranges et fortes, qui passent de l'ombre à la lumière des hommes...

Tout cela plus en détail sur notre site : <http://users.belgacom.net/lesfrerespils>

Ensuite, malgré le non-aboutissement de l'ASBL toujours en souffrance (la pôvre !) et qui souffre, les Editions du Coq (Huh ! huhuh ! ça va on a compris !) étaient présentes sur tous les terrains détrempés par la pluie. Au Festival Etonnants Voyageurs de Saint-Malo, cette fois en tant qu'éditeurs, en plus d'être visiteurs. Pas mal marché d'ailleurs, puisqu'après le concert de Marlène, les ventes ont littéralement explosé, faisant monter le chiffre d'affaires des Frères Pils à des niveaux jamais atteints. Rassurez-vous, ils ont déjà tout bu.

A Chiny ensuite, début juillet, pour le Festival du conte. La pluie était de la partie, et c'est elle qui gagnée. Quoique les souvenirs d'un superbe week-end humide restent dans toutes les mémoires pour diverses raisons... En plus du stand marin où dégoulinait la bonne humeur au milieu des rues du village, un étonnant musicien circulait...

Une petite note, et deux, et trois... Au détour de la rue, voici venir le morceau tout entier – suivi de plein d'autres. Tiens ! un piano qui passe... Petites lunettes en équilibre instable... Petite barbiche... Petit chapeau... Et ce frac irréprochable... Plus Satie que le vrai, le pianiste – faudrait-il dire conducteur ? – de ce réjouissant véhicule. Il joue au gré de sa fantaisie, un petit sourire aux lèvres... Le voilà déjà passé... Et roule le piano...

(Macadam piano croisé à Chiny)

Marc Menu

La présentation du livre de Nicolas Antoniadis, le 11 juin 2004, fut un énoooooooooorme succès public et de foule, qui donna lieu à une dégustation totale de la Montagnarde (cette plus qu'excellente bière fabriquée par la Brasserie de Montignies-sur-Roc, dans les Hauts-Pays) et de la Retsina. Grâce au concours parfait de la Maison Ouvrière ASBL et de ses membres, la soirée fut totalement réussie et l'intérêt pour le livre ne fait que croître depuis ce jour-là. Je ne voudrais d'ailleurs pas me promener actuellement seul le soir, à Cuesmes... Trop de risque de se faire aborder par un ex-mineur d'origine grecque, armé jusqu'aux dents d'une vingtaine d'exemplaires d'un *jardin* qui l'est tout autant !

Mais si tout ça vous intéresse, vous nous le ferez bien savoir d'une manière ou d'une autre, non ?

Un article de Nadine Laroche

Michèle...

Petit bout de femme sans artifices dans un décor des plus dépouillés : une chaise et quelques jeux de lumière. Cette simplicité invite à une écoute attentive. Elle passe de l'émotion au rire, par une phrase anodine en apparence... mais elle fait craquer tout le public !

Ses mots sont simples et vrais. Ils sont magiques : ils font rêver, rire... et même pleurer.

A la fin du spectacle, l'émotion est intense et l'envie que ce bien-être continue me poursuit. Je me sens débarrassée de tous les petits tracassés quotidiens, comme ressourcée par ses paroles.

Comme cette émotion est aussi palpable dans la salle, Michèle nous ramène tout doucement vers la joie par un petit jeu.

Merveilleuse sortie !

Merci Michèle pour ce voyage tout en douceur et en tendresse à travers la découverte d'*Amadouce*.

Amadouce (extrait)
de et par Michèle Nguyen

Première nuit de novembre
Ils se sont retrouvés
enfin
après tant de retours et de départs trop
rapprochés
ventre à ventre
Amadouce a bougé comme jamais
Et son père l'a senti
Et il a ri
elle était si heureuse
Ils étaient tellement trois
déjà
Et le lendemain matin
en se réveillant
elle a babillé comme un petit enfant
elle lui a parlé de toute cette joie qu'elle ressentait
depuis que Amadouce était en elle
c'est comme si tout s'ouvrait à l'intérieur
Elle lui a demandé ce qu'il ressentait lui
Et lui
avec cette sincérité terrienne qui le caractérise
il a répondu
Une pression en plus
Gloups
Ô joie
Résiste

*Suivre les mots
d'Amadouce*

*L'homme et la femme
alors
se conjuguent
à la troisième personne*

*Suivre les silences
d'Amadouce*

*Les premiers souffles
roulent
sur les rondeurs
amoureuses*

*Suivre les mains
d'Amadouce*

*Et l'enfant épouse
déjà*

*les courbes légères
des corps qui se sont unis*

Tristan Alleman

Amadouce est un spectacle conté de et par Michèle Nguyen, mis en scène par Alberto Garcia Sanchez et coproduit par l'Atelier Théâtre de la Vie à Bruxelles.

Attac

La chronique de Didier Melon

Le disque à la pochette sobre, sous forme de codes barres, réunit notes, mots et images en faveur d'une prise de conscience incitée par les militants d'ATTAC. Pour son cinquième anniversaire, l'Association publie l'album « Un autre monde ». Quinze artistes ou groupes variés et autant de titres rares ou inédits. Selon ATTAC, la musique est l'une des armes pour construire cet autre monde à l'opposé de l'uniformisation imposée par l'industrie de l'entertainment et des monopoles.

Le disque est éclectique : musique électronique, dub world et rock. L'incontournable Manu Chao épaulé Tonino Carotone et côtoie Idir, Salif Keita, Femi Kuti, l'Orchestre National de Barbès, Zebda, Nitin Sawhney et Tihken Jah Fakoly, sans oublier Moby, Massive Attack, Emir Kusturica, Underground Resistance...

Le travail considérable de compilation est assuré par Arnaud Frisch. On se réjouit de constater que la prise de conscience continue de gagner de plus en plus d'artistes oeuvrant dans des disciplines et sous des latitudes différentes.

Le disque, c'est bien mais ce n'est pas tout ! Il est accompagné d'un livret de 60 pages, constitué d'extraits de textes de personnalités internationales et de deux prix Nobel proposant une autre mondialisation. José Bové, Noam Chomsky, Naomi Klein, Ignacio Ramonet, Arundhati Roy, José Saramago,... complètent ainsi une information bien utile et donnent un éclairage sur leur engagement personnel.

L'association pour la taxation des transactions financières pour l'aide aux citoyens s'agrandit et rassemble les résistances de militants, d'universitaires, de citoyens, de chercheurs et d'artistes.

« Qui ne participe pas à la lutte participe à la défaite » a un jour déclaré Bertold Brecht.

Comprendre, réagir et envisager la vie autrement est possible.

Les bénéfices de vente de l'album seront entièrement reversés à ATTAC (www.attac.org) afin de financer ses activités internationales et solidaires.



*Un autre monde (UWE 156)
distribué par Discograph*

Manuscrit trouvé dans une poubelle (par nous)

O chère poésie
Il y a trop longtemps
Que vous me faites frire
A vous souffler dans l'oreille
Pour devenir tram 33
Et vous voilà oseille
Mais art, certainement pas !

O chère poésie
Je vous aime suceuse
Quand l'aube se réveille
Et que le soleil se couche
Et que les petits zoiseaux
Et les belles zoiselles
Ne sont pas des puceaux
Qui s'en vont aux bordelles
Mais buveurs de Bordeaux
Qui vont à la cuvelle

Que l'amour vous transcende
En profonde oripaille
Et que le vin descende
Jusques en vos entrailles.

Je suis le geste lent de mes lupins en fleur

Ce très joli vers de Roger Foulon nous touche à plus d'un titre... D'abord parce qu'il est issu d'une suite poétique intitulée « à cœur ouvert » (toute ressemblance avec un frère Pils...) Ensuite parce qu'il nous ramène à notre vieille complicité avec un autre Lupin prénommé Arsène... dont l'histoire ne s'arrête peut-être pas là...

Petit mot à Axel

Cher Axel, depuis que vous roulez chez les pros, je dois me battre avec ma maman pour lui faire admettre que vous êtes quelqu'un de bien. Non pas qu'elle vous juge mal (elle ne vous connaît pas...), mais simplement, elle aussi a longtemps pensé que... vous êtes le fils de qui vous savez. J'ai toujours gardé confiance en vous en toute circonstance, malgré certains autres qui étaient l'avenir du cyclisme belge, après les succès et les réussites mais surtout après les doutes et les échecs. Aussi ce prix, qui fait de vous un des sportifs belges de l'année 2004, me fait-il un immense plaisir. S'il récompense un professionnel à part entière, il consacre avant tout un homme au sens moral et aux qualités humaines qui n'ont eu d'égal que sa persévérance à exercer son métier. Bravo Axel et soyez aussi heureux que l'est votre père quand il parle de vous.

Association Sans But (comme l'Albert...) Littéraire _____

par Les Frères Pils, Copains, eux-mêmes

Ci-dessous, un document absolument unique (heureusement d'ailleurs), prouvant une fois de plus, si besoin était, que les Frères Pils ne sont pas assez sérieux. Malgré l'adjonction annuelle d'un membre à leur association, celui- (ou celle-) ci, reste non fondée, non résolue, et d'ailleurs non posée. Voici donc le compte-rendu de la réunion 0 (voire -1) de l'ASBL Les Frères Pains, Copils.

Présents : Allemand Tristand ; Meniou Marche ; Potttttief Jef

En plus (avant et pendant) : Marylène Dorcena ; Anne-Marie Laroche ; Bidou(s) Méniou(s) et la charmante copine de Jef dont j'ai oublié le prénom (sympa pour elle !!!)

A l'ordre du jour :

1. Création de toutes pièces de l'ASBL Les Frères Pils, Copains
2. Création de l'ASBL Les Frères Pils, Copains
3. Idem

Ce qui s'est réellement passé :

1. Accueil chaleureux des copains par les Frères Pils Copains. Jef est accompagné de ... qui est charmante et s'occupe des enfants et joue un peu avec eux. Ses petites réflexions sont les bienvenues au cours de la discussion. L'ambiance est au beau fixe après la visite de la merveilleuse Marlène Dorcena. Les Editions du Coq ont pris la décision de tirer dans le tas 300 exemplaires des Contes et chants créoles et 200 des Creoolse verhaaltjes. A charge de Marlène d'en vendre un max. Nous, on s'en tape.
2. Avant même d'avoir discuté de quoi que ce soit, la merveilleuse Nadine sert le verre de l'amitié et nous trinquons donc à l'avenir de l'ASBL qui n'existe pas encore. Le Saumur fait son effet et les convives prennent du poil de la bête.
3. Tristan fait ch... avec ses remarques douteuses concernant le financement de l'ASBL en devenir et Marc sort ses conn... habituelles. Potttief, bien placé sur la gauche, observe attentivement en décochant une boutade de temps à autre.
4. A la lecture des statuts de la future ASBL (qui ne seront pas joints à ce rapport), chacun approuve par un signe de tête ou une remarque désobligeante. On arrive quand même à la fin et on apprend que seuls Marc et Tristan doivent signer. Grande déception de Potttief, grande surprise de Menu, relecture de Tristan qui ne peut que constater... Deux signatures suffisent. Et d'ailleurs, on apprendra plus tard qu'une seule, c'était ! Rassurant pour la confiance.
5. (Le problème des membres adhérents se pose clairement. Caisse qu'un membre adhérent ? Un membre qui adhère. Qui a d'air ? Pas moi, en tout cas ! Bref, après nombreuses discussions, proposant des solutions aussi diverses que diverses (gratuité pour les bons membres, un livre gratuit par an pour chaque membre adhérent, un donateur = un membre adhérent, etc.), les Frères Pils et leurs conjoints se décident : les statuts sont clairs et disent : *Les membres adhérents sont des personnes physiques ou morales qui adhèrent totalement aux statuts de l'association et aux décisions du conseil d'administration, et soit versent une cotisation annuelle qui ne peut être supérieure à 1000 €, soit participent activement aux activités de l'association.* Il n'y aura donc pas de cotisation payante, mais simplement une réunion des membres effectifs pour décider si un éventuel candidat participe activement aux activités actives de l'ASBL. Notre revue Deux Cadets étant gratuite, elle continuera à l'être pour les membres adhérents. C'aurait été dommage de les faire payer... Ainsi, il y aura appel aux candidats sous ce style de forme, dans le prochain numéro de Deux Cadets : *Toute personne souhaitant se faire membre de l'ASBL Les Frères Pils Copains pourra le faire sur simple demande. L'inscription est gratuite et permet de recevoir gratuitement le journal gratuit.*) – Point entre parenthèse car très sérieux. Donc, en fait, vous n'étiez pas obligé de le lire. Bien fait, na !
6. Les convives (et les moins cons aussi d'ailleurs) se libèrent devant la télé en appréciant le match nul réalisé par l'Albert face au Standard. Ça, c'est vachement Pils. Ensuite, ils se quittent en se promettant de se revoir et de se retrouver pour la deuxième réunion de l'ASBL. C'était une belle soirée.
7. Deux jours plus tard, on apprend que la réunion 1 était en fait la réunion 0. Il faut se revoir pour établir trois copies des statuts pour chacun des membres. De plus, faut 160 euros pour aller au tribunal de commerce de Mons. On ne les a pas, eh ! malin ! De toute manière, Tristan a toujours une guerre de retard pour les trucs officiels. Bref, faudra tout refaire. Conclusion téléphonique de Potttief : Une prochaine réunion ? Ce sera l'occasion de se retrouver une nouvelle fois ! Quel optimisme ! Quelle gentillesse ! Quelle sympathie ! Ah ! si je me souvenais du prénom d'Aurélien.
8. Salut à tous et à la prochaine.

Compte rendu établi le 7 février 2004. (Tu te rends compte, faut 7 jours pour pondre ça !) Et vive la promotion littéraire.

